

Les Hauts® Parleurs®

Alain Damasio

*Cette nouvelle est parue dans l'ouvrage d'Alain Damasio et de Karen Bastien,
« Une autre mondialisation en mouvement », éditions Mango Documents, 2002, 95 p., 7,5 €*

L'ouvrage peut être commandé en librairie

*« Être du bond. N'être pas du festin, son épilogue. »
— René Char*

Lorsqu'une poêlée d'historiens se pencheront sur la fin du XX^e siècle, qu'ils s'aviseront des techniques de fabrication du temps qui y furent secrètement testées puis appliquées, ils devront à mon sens reconnaître à la *Weather Corp.* au moins deux réussites : la mondialisation du n'importe quoi en matière de bricolage quotidien du climat et la mort du chat vrai de Clovis Spassky, le 1^{er} septembre 1995, suite à un orage de grêle rouge déclenché par un climaticien nonchalant.

Il entre toujours une part de séduction vulgaire dans le fait d'associer la grande et la petite histoire et de marier l'anecdotique aux analyses stratégiques. Rien de ce qui suit n'échappe à ce défaut. Certaines destinées humaines, pourtant, font l'effet d'un transect : elles coupent avec une telle précision l'époque qu'il suffit d'en suivre la trajectoire infime, la minuscule échancrure dans l'étoffe rugueuse des faits pour filer du même geste les mouvements sociétaux et la trame qu'ils déchirent.

La trajectoire-Spassky est un tel transect. Elle s'ébauche au 49^e et dernier étage de la Tour de Leuze à Phoenix, Arizona. Tour qui, avec les seize autres qui l'entourent, forment l'ultime tache de verticalité dans une métropole pavillonnaire à la planitude par ailleurs irréprochable. Ensemble, elles constituent ce que la Gouvernance d'Entreprise Américaine a compacté sous le vocable « Zone 17 ». Il aura fallu douze ans de squat, d'occupation illégale-légalisée, de batailles homériques à repousser artificiers, promoteurs, pelleteuses et bulldos, à la zone 17 pour gagner son statut de *Château-Faible*, avec ses dix-sept tourelles de béton craquelé, ses vagues douves, ses toits en friche bio hérissés de yourtes et sa kyrielle de passerelles suspendues dont la moitié faseyent au vent. Les peuplent un petit millier d'anarchistes, d'érudits militants, d'insoumis, de parleurs et de branleurs, d'artistes authentiques ou autoproclamés, de paysans d'appartement, bref de résistants de l'Altermonde, comme nous avons fini par nous baptiser. À cette précision près que l'Altermonde tient pour l'instant sur un kilomètre carré, plus quelques niches éparses de par le globe, qui nous écoutent parfois et qui parfois nous répondent.

Comme tous les Hauts Parleurs, j'ai participé à la lutte d'abord souterraine et mouchetée, puis rapidement publique, féroce et mondiale contre la privatisation du langage. S'il faut nous reconnaître une quelconque utilité, disons simplement que nous fûmes les premiers, dès 1993, à anticiper sur la dérive du droit de propriété, à repérer, dans le maquis aménagé des jurisprudences commerciales, l'extension dangereuse et mal contenue des noms de marque – les premiers surtout à comprendre que l'annexion mondiale du mot « Orange » annonçait un mouvement inexorable qui aboutirait au coup de tonnerre de la *Loi sur la Propriété du Lexique*, ou Loi Sharush, promulguée le 12 septembre 2001 par l'Organisation Mondiale du Commerce et rendue publique quatre ans plus tard, après un jeu plutôt subtil de rumeurs et de demi-dénis qui n'eurent d'autre but que d'acclimater l'opinion à l'irréparable. « A l'irréparable » aurait corrigé Spassky.

« La libéralisation des mots », telle qu'elle fut présentée par les multinationales qui allaient en tirer profit, n'est (comme toute libéralisation) qu'un droit léonin auto-institué et auto-octroyé par ceux qui sauront en gérer intelligemment les abus. À partir de 2005, elle allait soumettre la totalité du lexique des langues et des dialectes de la planète à la législation des noms de marques et donner lieu à une inflation codificatrice sans précédent pour en moduler la gestion commerciale et l'application circonstanciée aux sphères d'expression et aux cultures nationales. L'amendement Jové, qui limite le versement de royalties à la seule utilisation *publique* des mots (livres, chansons, publicités, articles, interviews, discours, expression médiatique...), a été complaisamment présenté comme une victoire de l'Altermonde. Rions. Il n'est à l'évidence qu'une concession implicitement voulue par l'OMC qui fut dès l'origine consciente que le contrôle des dialogues privés s'avérerait impossible, ou alors tellement coûteux, économiquement et politiquement, qu'il aurait ruiné l'intérêt d'une loi qui ne peut donner son plein rendement financier qu'à travers la taxation d'acteurs publics généralement solvables.

La vente des langues – par lots thématiques pour l'anglais, le mandarin et l'espagnol, en bloc pour beaucoup d'autres – bénéficia d'abord aux États propriétaires, à travers leur académie gestionnaire, avant d'être cédé, à des tarifs vertigineux à deux multinationales : la *Wor[l]d Inc.* et la *Lexicon Corp.* En Italie par exemple, la revente du corpus par le Président Berlusconi à *Lexicon* (dont il était également actionnaire) rapporta un tel pactole à l'État italien qu'il permit pendant huit ans la pure et simple annulation des impôts sur le revenu – ce qui facilita grandement, sinon força, son acceptation par les citoyens.

Après une courte période oligopolistique, sanctionnée par une croissance exponentielle, *Wor[l]d* et *Lexicon* épluchèrent leur comptabilité analytique. Ils s'avisèrent que le coût de collecte et d'exploitation des noms à trop faible fréquence d'utilisation publique ne permettait pas, ou plus (en fait n'avait jamais permis, sauf aux yeux d'actionnaires hébétés de croissance à deux chiffres) de dégager des marges suffisantes. Ils se recentrèrent dès lors sur un corpus plus compact, labellisé *Master Corpus*. Et ils commencèrent à céder par larges pans les segments moins rentables du lexique à une multitude de médias, d'organismes parapublics, d'entreprises et d'associations culturelles, de PME

réactives et même de particuliers, inaugurant ces cycles d'éparpillement et de reconcentration partielle typiques du capitalisme.

L'histoire de la propriété du mot « chat », dans ce contexte chaotique, est une plutôt étrange histoire, mais moins que celle de Clovis Spassky lui-même, révolté du langage, haut parleur fabuleux, rhéteur fou, qui renia trente ans d'écriture méticuleuse pour une quête strictement dérisoire. Cette quête, ce fut de vouloir racheter, à son profit personnel et exclusif, le mot « chat ».

Si j'entame aujourd'hui ce récit, si j'y utilise, effrontément, la totalité du vocabulaire que je me sens en droit d'utiliser, si je prends le risque des poursuites plus que probables qui me seront intentées, je le fais d'abord en hommage à Spassky. Mais je le fais aussi pour vous. Pour moi. Chaque fois que cela m'a paru inévitable, j'introduis des extraits des *Carnets de l'Inconsistance* de Spassky.

Le 1^{er} septembre 1995, celui qu'on connaissait alors comme un troubadour jovial, à la militance plutôt timorée, un artiste certes, mais individualiste, auxquels certains anarchistes reprochaient ouvertement l'occupation de son studio (les places ont toujours été chères en zone 17 et ce d'autant plus qu'elles sont gratuites), était accoudé à son balcon. Spassky regardait une escadre de vélivélos rentrer précipitamment vers la Tour Borgès. Les ailes deltas qui surmontaient les vélos hoquetaient sous les pompes thermiques. Les pilotes ramenaient avec peine le nez à l'horizontal, à grands coups de pédale. Au-dessus d'eux, dans un ciel sans cohérence, un cumulonimbus de type *Mammatus* menaçait de les aspirer.

« Ajola ! Ajola ! » cria Spassky à son chaton qui jouait dans la friche jardinée du toit, juste au-dessus de sa propre terrasse. N'obtenant pas de réponse, il le siffla. Il cria des choses comme « Chaton, viens ! Chatonsky ! Bébé ours-chat ! ». Il resiffla. Qui sait ce que veut bien entendre un chat — et plus encore un chat vrai ? Puisque Spassky hébergeait un chat *vrai* ! Pas une copie ADN, pas un de ses clones mollasses d'Angora que les vieilles payent des fortunes parce qu'ils résistent à la pollution. En violation de la loi sur les animaux sauvages, il l'avait ramené d'Afrique et avait bon an mal an apprivoisé cette boule de poils tigrée de gris, de blanc et de roux.

L'orage approchait. Spassky relut le *Consensus Climat* de la *Weather* : la synthèse des votes débouchait sur un « variable » pour la semaine et l'équilibre des hautes et des basses pressions dans les tores avaient été programmés dans ce sens. Les excuses pour la gêne occasionnée viendront demain, se dit-il. Pour l'instant, la *Weather* cafouillait et les bruits d'un linge rétif qu'on déchire laissaient craindre le pire : la grêle rouge.

Le chaton, ainsi l'a raconté Spassky, émergea finalement à l'aplomb de la terrasse, apeuré et miaulant. Il hésitait à sauter. Spassky tendit les bras : le chat se pencha, mis en confiance. C'est à cet instant que la *Weather* crut commercialement adéquat de déclencher l'alerte. La sirène automatique

couplée au serveur météo se mit à hululer de toutes les tours à la fois. Terrorisé, le chaton disparut dans la friche du toit. Il était trop tard pour aller le chercher, sauf à risquer sa peau, ses poumons et sa vie pour lui, ce que Spassky, quoiqu'il affirmât plus tard, eut raison de ne pas faire. La grêle rouge dura dix minutes, pas plus. Il ne s'agit pas véritablement d'une grêle au demeurant : plutôt d'une pluie acide à grosse goutte, trouante, ignoble. Il a été prouvé par une cinquantaine d'experts indépendants qu'elle provient des nappes chimiques utilisées par la *Weather* pour favoriser la neige d'hiver sur les Rocheuses. Mais aucune organisation ou groupement de victimes n'a pu ébranler la plus puissante multinationale du monde. Le marché du temps, tellement lié à l'agro-alimentaire et au tourisme, est devenu trop énorme, trop rentable pour qu'on en revienne au climat naturel d'avant. C'est trop tard – ou trop tôt.

Spassky sortit dès la fin de l'orage et se précipita sur le toit. Il avait mis un masque mais il suffocait. Il retrouva son chaton sous un auvent de buis. Il était vivant encore. Il gisait sur le flanc, secoué de spasmes. Son pelage fumait, comme poinçonné à coups de bec brûlants, mitraillé à la grenaille.

Avec lui – mais on ne le sut que plus tard – avec lui disparut le dernier *chat vrai* de Phoenix. On vous dira : « Ça ne fait rien, avec le clonage, nos généticiens en referont des comme lui, soyez patients ». Mais quelque chose d'essentiel à l'espèce chat, quelque chose de sereinement vif et libre a été perdu qu'aucune recombinaison ADN ne pourra nous ramener. Vous connaissez le complexe du clone. Vous savez comme tout le monde qu'aucun clone humain n'a dans ses tripes cette vitalité, ce feu viscéral d'une mère qui l'a porté, cette ressource vive d'un père réel dont il est la chair et le sang chaud. Pourquoi voudriez-vous qu'un chat cloné... Enfin bref. Allez-vous faire anusser.

La souffrance qui tenailla Spassky jusqu'à la fin de sa vie est presque impossible à comprendre si l'on s'en tient à l'anecdote. Bien sûr, elle le disciplina, bien sûr elle explique en grande partie son parcours : son devenir-résistant, sa montée en puissance, sa rage, sa grandeur finale. Mais ce que je dois vous faire saisir, c'est ce qui explique cette souffrance.

Spassky avait été amoureux – amoureux comme peu de gens savent aujourd'hui en prendre le risque, amoureux comme le troubadour qu'il était, avec une générosité dont on ne comprit la beauté et l'ampleur qu'à sa mort, grâce au chrome qu'on retrouva dans la médiathèque de son studio. Cette histoire dura six ans, elle dura cinquante ans, elle dura en fait jusqu'au bout car il ne perdit jamais tout à fait le contact avec la femme qu'il avait aimée. Ce qui en fait l'originalité ne sont pas les ruptures, de désir puis d'affection, la lente délitescence complice, la nostalgie comme un ruisseau court, jamais complètement étanché ou tari. C'est la folie qu'en entretenait Spassky, à travers l'écriture et le cri, à travers ses exordes en *Cha* majeur, mais surtout à travers « une réincarnation charivariée » (selon ses propres mots) qu'il déploya grâce et au travers des chats. Il est des poètes qui associent leur amour à une étoile du ciel, à un objet fétiche ou à un paysage. Spassky l'associa aux chats, à tous les chats vivants, caressés ou croisés, écrits, chantés ou peints, à tous les miaulements entendus ou espérés, à tout ce qui s'avança (dans son cœur) griffu

ou fourré, vif et ronronnant, à tout ce qui lui rappelait, par bouffée crue, cette femme dont il était convaincu qu'elle ressurgissait, qu'elle se prolongeait dans le plus chétif des chatons. Non pas symboliquement mais réellement, en écho chatoyant et actif à sa chair de femme, réincarnation qui n'avait pas attendu sa mort pour ronronner sous chaque livrée de poil et faire signe à Spassky, discontinument mais pour toujours.

La mort de tous les chats vrais enkysta donc un deuil insupportable en Spassky. Elle transforma son rapport au monde en irradiant l'absence dans toutes les poches de joie que lui offrait la rencontre impromptue d'un chat, ça et là, au hasard de la ville. Elle assura brutalement une conversion décisive. Elle le mit, au sens propre, *hors de lui*.

Spassky :

« Jusqu'ici, j'avais vécu en zone 17 sans trop savoir pourquoi. On m'y avait accepté parce que j'étais troubadour, pour la centaine de mots que j'apportais avec moi, sans que j'eus prouvé quoi que ce fut sur un plan artistique — et encore moins politique. J'avais participé deux fois à la défense du *Château-Faible* en restant dans mon studio et en crachant quelques pitreries de mon balcon dans un micro. Longtemps, j'avais cru que ça suffisait. Pour moi, le simple fait de créer me semblait une résistance à notre monde de la reproduction et du clonage. Le simple fait de penser par moi-même. J'habitais en égocentre-ville, dans des quartiers chaque mois plus personnels et plus restreints. Et j'y étais bien. L'escadre des Hauts Parleurs, avec ses vélivélos et ses parapentes, ses porte-voix, ses harangues au-dessus des zones pavillonnaires, ses hérauts et ses martyrs, sa fraternité un rien excluante, j'en comprenais vaguement le sens et l'utilité. Je voyais bien, en ouvrant radio ou télé, en lisant les journaux, à quel point la privatisation du vocabulaire avait appauvri l'expression publique. On m'apportait les livres des écrivains sous contrat avec *Lexicon*, ces balayeurs falots du lexique qui se baladaient comme des touristes dans le vocabulaire mondial. Je ricanais, avec les autres. Je lisais les écrivains « gratuits » qui n'utilisaient, fiérots, que le corpus des mille mots libres de droit que la France, par exception culturelle, était parvenue à extraire du champ d'application de la Loi Sharush. Je les trouvais banals et sans aspérités, oui, mais sans voir le pathétique de leur fausse révolte et la caution qu'elle apportait *de facto* aux libéraux. Il avait fallu la grêle acide. Il avait fallu que je vois Ajola, ses spasmes, s'éteindre délicatement comme une lampe qui clignote, sans même un miaulement. Il avait fallu que je sorte dans les avenues, dans les parcs, dans les terrains vagues de Phœnix. Que je vois ce que mes amis anars m'avaient juré voir sans que je les crois : l'extermination discrète, à base de meurtre commandité, d'amputation sur place, à base de rapt, des chats vrais. Il avait fallu que je tombe sur un cadavre empoisonné. Il avait fallu que je surprenne cette camionnette des cloneurs d'*A-Chat* en train d'en charger un discrètement. Le business du clonage avait décidé de passer la vitesse supérieure. Il avait besoin de matière première. Il faisait place nette. Déjà, il aménageait la pénurie, la nostalgie des chats anciens... Et à leur place, ils sortaient à la chaîne ces Angoras blancs omnipotents, obèses de soin, qu'on apercevait par-dessus les

clotures des villas... Dans trois ans, ils lanceront sur le marché des sortes d'Ajola *pièce unique, certifiée sans clonage...* »

Ma première rencontre avec Spassky eut lieu deux semaines après la mort du chaton. Je l'avais déjà croisé auparavant. Je connaissais son visage joufflu au nez épaté et aux yeux verts, ce sourire qu'il avait abondant et ses gestes ronds. Je n'avais pas remarqué, sous son embonpoint, la tension qui l'habitait, encore moins sa finesse. Il était venu directement de sa Tour par la passerelle Guattari et il avait escaladé le balcon avec une aisance qui m'avait surpris. Pour la 260^e fois environ en un an, la *Weather* avait programmé « pluie » sur les quartiers nord (Sur vote majoritaire des quartiers Sud et Ouest, comme d'habitude). On s'abrita dans mon salon. Lui choisit de s'asseoir par terre dans le coin gazonné, contre la commode. Je me mis dans le hamac. Un écureuil entra se réfugier. Plutôt bon signe.

- Respect à toi, Spassky. Parle. Qui t'amène ?
- La colère.
- Elle t'a accompagnée jusqu'ici ?
- Disons plutôt que je l'ai laissé dehors m'attendre sous la pluie. Lorsque je ressortirais, j'espère qu'elle aura perdu patience et qu'elle sera repartie. Je suis venu te voir pour apprendre à devenir Haut Parleur.
- Je doute que nous ayons grand-chose à t'enseigner, Spassky. J'ai lu tes recueils. Tu as déjà l'envergure, le phrasé, du souffle...
- Je n'ai jamais parlé au porte-voix à cent mètres au dessus du sol en pédalant, encore moins en improvisant...
- Tu commenceras avec un parapente, comme tous les apprentis. La technique vient vite.
- Kulenkamp m'a dit que la formation serait longue avant d'intégrer l'escadre. Il m'a parlé de cours de rhétorique, d'épreuves, d'initiation, d'un rituel...
- Il aurait dû te parler des valeurs. De ce que tu veux transmettre. La libre parole publique est un art dangereux. Elle est parfois indissociable de la propagande, parfois s'avère pire qu'elle : un cri pathétique, ton mal-être vomi en pluie, à des milliers de gens qui n'ont pas besoin de ça. Ce qui est difficile, tu le comprendras vite, n'est pas tant d'éviter d'accumuler trop de mots payants dans tes discours. Tu feras de toute façon beaucoup de conneries au début, surtout quand tu improviseras. Comme tu le sais, les Hauts Parleurs sont très surveillés. On ne nous passe rien. Le moindre mot copyrighté nous est facturé au tarif plein, que notre audience soit de 1 000 ou de 50 000 personnes. Nous t'apprendrons à t'exprimer à l'aide du corpus de la zone auquel tu ajouteras tes néologismes et tes flexions, ton argot.
- Je sais déjà le faire, en grande partie.
- Oui, nous t'apprendrons simplement à le faire à la volée et selon ton propre style. Sais-tu déjà l'école que tu vas choisir ?
- Je ne les connais pas toute. Mais j'ai mon idée.

- Il y a quatre grands styles chez les Hauts Parleurs. Le plus courant est le *style gratuit* qui consiste...
- À n'utiliser que les mots du corpus gratuit — je sais ça.
- Le second est le *style néologique* qui s'appuie sur le vocabulaire archivé ici, que nos érudits enrichissent sans cesse. Le troisième est à mon sens le plus ambitieux, mais aussi le plus beau. Il s'agit du *style torse*. Beaucoup d'artistes le confondent avec le néologique quoiqu'il soit très différent. Il consiste à tordre le langage commercial, à plier et à découper les mots, à préfixer et à suffixer, à verbaliser des noms, substantiver des verbes, transformer des conjonctions en adjectif. Il consiste au fond à imprimer, par des flexions, une force de résistance à l'intérieur du langage pour le rendre inapte à toute récupération. Tu le sais, notre corpus 17 est menacé de revente, mais les mots torsés, eux, échappent aux pressions : trop dur à réutiliser hors contexte, trop dépendant de la phrase où ils déploient leurs effets.
- Pourquoi dis-tu que notre corpus est menacé ? Nous en sommes propriétaires, non ?
- Justement. Nos paysans bio pensent qu'il faudrait revendre certains mots qui se diffusent bien hors zone 17.
- À qui ?
- Aux multinationales, tiens. On a eu la semaine dernière une proposition de *Wor[l]d* pour *Volte*, *Volté* et *Volution*. De quoi financer nos plantations pendant deux ans. Nous avons refusé mais la tentation est là. Certains parleurs de la Tour Rawls voient ça comme une revanche aussi. Leur *revendre* des mots, ça les fait saliver comme de jeunes chiots.
- Il y a là-bas une confusion politique qui ne rassure pas. Qui utilise le style torse chez nous ?
- Pour l'instant, je suis le seul...
- Je vois... Et le quatrième style ?
- C'est le *style monomonème*, avec ces deux variantes : maniaque et large. C'est un style qui ne pardonne pas la médiocrité puisqu'il consiste à n'utiliser qu'un seul mot par phrases, avec ses dérivés et à démultiplier les effets de rythme et de scansion autour de ce seul mot.
- Je crois savoir quelle sera mon école.
- Je t'écoute.
- Ce sera le *monomonème*. Dans sa version maniaque.

Je me souviens, avec une clarté qui me cloue, du visage de Spassky lorsqu'il revint de son premier raid de Haut Parleur. Il avait assimilé nos techniques avec une facilité peu ordinaire. Trois mois, à peine plus, lui avaient suffi pour développer une parole publique qui soit autre chose qu'un cri du cœur, autre chose surtout que l'exposé didactique de nos valeurs. Le Haut Parleur, j'y insistais toujours, *ne devait parler qu'en son propre nom mais pour tous*. Il devait parler pour contrer certes, contrer la connerie ambiante, nuire à la paresse — mais au-delà pour ouvrir et pour libérer — libérer la vie partout où elle était

encagée, anesthésiée ou ternie. Pour la première de Spassky, nous avions équipé près de 30 kilomètres carrés de zone pavillonnaire avec des relais sono, certains sur des scooters roulant, d'autres fixes chez des sympathisants, les plus puissants en l'air, baffles volantes suspendues à cinquante mètres d'altitude. Spassky venait d'achever un vol circulaire d'une heure au dessus de Phoenix. Il avait été suivi par trois hélicoptères de la Gouvernance, une dizaine de parapentistes de l'armée et une cinquantaine de vélivélos amis qui lui servaient d'escadre de protection en cas de problème. La routine, quoi. Lorsqu'il posa son parapente sur le toit de la Tour Borgès, il avait le visage ensoleillé. Toute l'escadre l'attendait dans le jardin. L'alcool local était prêt et déjà frappé :

- Alors, combien de bourdasses ?
- Trente-quatre mots soumis à royalties, plus soixante au forfait. Tu t'en sors magnifiquement.
- Et le discours ?
- Je ne sais pas quoi te dire. Demande aux autres...
- Soyez francs, ça vous a plu ? J'ai apporté quelque chose ?

Je me souviens que Lyotar s'est alors levé, un verre à la main. Lyotar a une mémoire extraordinaire et il s'en sert volontiers. Des militants commençaient à affluer sur le toit par les passerelles, par la trappe ou par les airs, ils sifflaient, ils applaudissaient... Lyotar a donc déclamé :

« *Chat et Pas-Chat coabritent en chat-qu'un. Chat-qu'un avec sa chat-qu'une. Le chat avec la chatte dont il s'enfarouchat, laquelle chatoyante® déjà s'échatte ; le Pas-chat en chatelain® avachi®, qui compte® ses chatons comme on dompte® ses a-chats, achis près d'une chattemite sans chame qui, mais-chat-ment, machouille® ses chaveux chat-teints. »*

Dès sa première sortie, qu'il avait préparé avec un soin rare, il fut clair que Spassky n'apporterait pas seulement aux Hauts Parleurs un nouveau style, aussi inouï fut-il. (Il aurait écrit « aussi inouï-futile ») À mon humble avis, on a accordé une place trop importante à la forme *monophonème* des exordes, bien peu au sens explicite ou encapsulé qu'ils libèrent dans la série parfois labyrinthique des calembours dont l'œuvre est truffée.

Les figures qu'inventa Spassky, ses trois personnages conceptuels si l'on veut — *le Chat, le Pas-chat et le Non-chat lent* — furent présents dès le début dans sa prose. À travers elles, il oppose le chat, force souple, force vive et noble, à son triple contraire lexical et théorique : le *Pas-Chat* (Pacha), citoyen-roi avide d'être amusé, cajolé, mystifié et nourri ; le *Non-chat lent* (nonchalant), corps avachi de plaisirs biodégradables, privé d'énergie et de vitesse interne, impropre aux ruptures créatrices et à la révolte ; et enfin *l'A-chat* (l'achat), principe de cadrage et de canalisation des désirs qui opère la reterritorialisation de ce qui jaillit ouvert et fuyant en nous.

Ce qui fait l'originalité de Spassky, son nietzschéisme si l'on veut, est qu'il ne céda jamais à l'illusion dialectique de la lutte entre riches et pauvres, exploitants et exploités.

Jamais il ne crut que le capitalisme s'imposât à nous comme une force extérieure. Jamais il ne douta que la marchandisation de l'art, de la culture et de l'éducation, de l'air qu'on respire et de l'eau qui circule et qu'on boit, de la terre

ferme et du ciel fluide, des corps et des émotions suggérées et vécues, que la revente des espoirs, des rêves collectifs packagés, des idées vierges aussi sec recyclées – et jusqu’au vivant dans toute son extension animale, végétale et humaine – et jusqu’à la mort même, monnayable et négociée, jamais il ne douta, Spassky, que cette tendance, ce pli du désir vers ce qui peut le cadrer en le quantifiant, cette conversion généralisée, si rassurante au fond, de tout en tout, ne fut active en chacun, sans doute même au sein de chaque désir, de chaque élan intestinal.

« Je voudrais inventer le couteau qui tranche les ruisseaux en deux, coupe les lacs, sépare l’eau vive de la boue liquide. Mais même s’il existait, ce couteau, et que je sache trancher, je ne serais jamais sûr que le plus cristallin des désirs ne contienne pas en germe sa part de boue chiffrée ».

« Chat et Pas-Chat coabritent en chat-qu’un » est devenu un leitmotiv dans l’œuvre de Spassky. Il n’introduit pourtant qu’un dualisme de façade tant la figure et les *chat-mailleries* des deux ennemis sont multiples, éclatées, et définissent plutôt une ligne de front complexe, avec ses anses et ses bosses, ses niches et ses poches, ses zig-zags et ses enspiralements où nord et sud deviennent indécidables, qu’un simple combat entre bien et mal, entre matière et anti-matière. Pas plus le personnage ambigu du *Non-chat lent* n’introduit-il une trinité. Il est plutôt comme la récurrence, la ritournelle jamais congédiée qui propose à la fatigue des territoires d’accueil, à l’esprit las des solutions faciles, au cœur blasé de *chat-qu’un* un cynisme reposant. Figure de transfert, le *Non-chat lent* est comme l’opérateur d’altération du *chat-beauté* en *chat-rogne* puis en *chat-rognard*, sa figure dégradée. Il prépare en ce sens l’*A-chat*, principe de fixation du manque sur une chair polymorphe, l’argent – lorsque le chat, précisément, est coupé de ce qu’il peut. Coupé du bond.

Pendant près d’un an, les discours de Spassky gagnèrent en assurance et en popularité, en particulier chez les enfants.

Parallèlement, Spassky découvrit un Altermonde dont il n’avait jusqu’ici qu’effleurer de la main la surface. Il comprit aussi mieux l’histoire de la zone 17, dans ce qu’elle avait eue d’improvisée et d’hasardeux, avec ce miracle d’une mobilisation soudaine autour du projet que j’avais lancé au fond de cette nuit de rage qui avait suivi la révélation de loi Sharush :

- Il faut protéger le langage...
- Quoi ?
- Il faut créer un dehors, un à-côté de toutes les langues utilisées et connues ! Un corpus monstrueux, secret, énorme...
- À base de quoi ? Comment tu veux faire ça ?
- Il faut réunir ici – ici même à Phoenix, dans nos tours, tout ce que la planète porte de dialectes, d’argots tordus, de langages cryptés, de mots rares et oubliés – toute la lie, toute la crasse du lexique mondial, avec toutes ses graphies braques. Il faut qu’on en fasse une bibliothèque vivante, une bibliothèque parlée avec les hommes qui portent ces lexiques, qui parlent ces langues.

- Tu nous refais le coup de la Tour de Babel, Spire, ou quoi ?
- On va aller chercher ces gens sur tous les continents, lettrés ou illettrés, savants ou pas. On leur expliquera ce qu'ils représentent, ce qu'ils vont sauver. On leur dira que le corpus qu'ils vont aider à constituer sera acheté par le *Château-Faible* et couvert ainsi par notre droit de propriété — le copyleft 17 — pour être ensuite mis sous licence gratuite. Qu'il sera ouvert à tous, donc irrécupérable par les groupes privés.
- Et on alimentera ce corpus chaque jour, on le complètera de mots nouveaux, on y mettra tous les écrivains disponibles ici, jusqu'à rivaliser en taille et en ampleur avec les langues officiellement commercialisées !
- Ouais, et on archivera ça sur chrome, en banque de données.
- Non !
- Pourquoi non ?
- Parce qu'il y aura toujours quelqu'un pour les pirater ! On les inscrira, comme les anciens copistes, dans des livres. Et on stockera ces livres au centre de chaque tour, sur les quarante-neuf étages ! Dix-sept bibliothèques géantes, de vrais Tour de Babel !
- Tu dis n'importe quoi Kulenkamp ! Le but est de faire circuler ces mots, de les offrir gratuitement, pas de les cacher !
- Mais si tu les offres, n'importe quelle multinationale pourra prétendre les avoir inventés et elle les brevètera aussitôt !
- Pas si on les a déposés avant ! Je t'ai expliqué qu'on les achète d'abord pour les protéger !
- Comment on va faire vivre ici, ensemble, tous ces gens qui parlent des langues inconnues ? C'est pas un peu dingue ?
- On parlera Français !
- On fera des tours groupées par continent, on se démerdera !
- On va finir par créer une sorte de nouveau langage, l'argot planétaire de Phoenix...
- Et personne ne nous comprendra, fabuleux les filles... Super-lyrique !
- « *La zone 17 mondialise le charabia. Dans un communiqué parfaitement abscons, les têtes chercheuses de la zone 17 annoncent la mise en circulation d'un sabir fondé sur le bric à brac compacté de tous les dialectes glanés dans la brousse...* » J'adore ! Je vois d'ici les titres !
- Pour moi, il est hors de question de vivre en quémandant du mot aux multinationales ! Il faut riposter immédiatement en vidant de sa valeur tout le lexique officiel ! C'est la seule solution ! L'idée de Spire est excellente ! L'Altermonde, c'est ça : une autre mondialisation, fondée sur l'échange intense des différences, une autre façon de relier les peuples !
- Tu relieras rien en empilant quatre cents sauvages dans des tours pour leur sucer du lexique ! Ce qui nous sauvera, ce sera notre productivité littéraire : c'est au travers de nos œuvres qu'on amènera un langage neuf, inaliénable. Pas à pas.
- Réformisme de merde ! Ça pue la concession !

Ça dura ainsi toute la nuit, toute la semaine, tout le mois. Il y eut un referendum dans chaque tour, quarante-huit cycles d'amendements, soixante-

huit propositions alternatives, un nombre incalculable de variantes. Mais l'idée de réunir toutes les langues du monde à l'intérieur des Tours, d'en permettre l'expression orale, la diffusion publique et l'archivage patient reçut le soutien peu attendu de militants de tous les pays. La demande qui afflua sur Phoenix fut telle qu'une sélection dut s'opérer, dans la plus intense confusion. Ce fut *in fine* une forme d'élite, que nous le voulumes ou non, qui habita la zone 17. Une élite d'écrivain, de chercheurs et d'érudits dont l'enthousiasme et l'entraide finirent par faire émerger un iceberg extraordinaire de mots inconnus qui dépassa bientôt en quantité le corpus commercial. Le problème est qu'une infime minorité en connaissait le sens. Avec le recul, on peut dire qu'environ deux cent mots issus de cette montagne nous servent à échanger aujourd'hui. Ce qui n'est pas si mal. La jeunesse aisée de Phoenix tourne sur une centaine de mots. Et le mot « free », qui est d'ailleurs devenu le mot le plus cher du monde depuis qu'il a été racheté par *Wor[l]d* à *Lexicon*, figure dans la moitié des phrases de ces pingouins. « Cette poufiasse est pas free... », « Sois free, love, tu veux ? », « Cette fête est trop free ! », etc.

À sa façon, Spassky participa à la circulation du corpus. Il rencontra beaucoup d'africains, d'asiates et d'arabes et s'efforça d'intégrer leur terminologie à ses discours. Il joua beaucoup sur le contexte pour amener ces mots neufs, leur donner une chance d'être compris et repris par d'autres. Sa fascination du phonème *cha*, à ce titre, le protégea des préjugés autres que sonores et il assimila des listes entières de mots de toutes origines contenant la syllabe — cette fricative dont il disait que la simple prononciation amenait en gorge la présence même du souffle, en bouche le pur exprimé — *cha*.

Spassky fêtait son centième raid lorsqu'il apprit ce qui le détruirait. Il venait de se poser près des iourtes de la Tour Gorki quand il aperçut nos visages :

- Chat va pas les boanas ?
- Pas trop Spassky, il y a un huissier qui t'attend.
- Le cravaté là-bis, en bout de terre-as ? Zek qu'il veut ? J'ai réglé messires dettes sur « griffe » et « ronronner ». Nek plus d'ardoise !
- Il n'est pas de la *Wor[l]d*.
- Qui l'empaie alors ?
- C'est un multicate, mais qui travaille principalement pour le cloneur *DupliCat*. Il vient t'arrêter pour violation délibérée sur le droit des noms.
- Solo est ?
- Ne. Il a une brigade de six vigiles qui attendent sous la trappe d'accès au toit.
- Pourquoi motos velléitaire-t-il que je l'empaie ?
- Pour le mot « Chat ».

Le silence qui suivit ma réponse fait partie des instants que je ne voudrais revivre par aucun type d'implant mémoriel disponible. Le visage de Spassky, rond et joufflu, d'une humanité extraordinaire, se stria comme d'un cri, mais terriblement muet, et avalé.

- Motos « Chat » est libre, que je chache !
- Plus maintenant, intervint l’huissier qui s’était résolu à approcher. Il est la propriété des entreprises DupliCat et A-Chat qui m’ont mandaté expressément auprès de vous pour faire valoir leurs droits. Je me présente, Dick Wolfovitz...

La main de l’huissier resta une dizaine de secondes à l’horizontale. Puis ce fut subitement son corps tout entier qui trouva une forme de parallélisme avec la terrasse. D’un raffût, Spassky l’avait projeté au sol, à moins d’un mètre du vide. Il ne hurla pas, c’était pire. Il appuya les crampons de ses semelles sur la cage thoracique du fouille-merde.

- Morphe chat m’à part tient, chat-cal. Chamais toi ni tes pas-troncs ne me le chat-parderont !
- Personne... ne vous interdira quoi que ce soit... Monsieur Spassky. Vous êtes parfaitement... libre d’employer chat... chatte ou chaton. Nous vous demandons juste de verser les royalties afférentes... Nous vous ferons un contrat sur mesure...

Un coup de talon sur le plexus est rarement une invitation à s’exprimer plus amplement. L’huissier hoqueta d’une façon pénible à voir puis il plia index et auriculaire : c’était une saloperie de clone à système d’anti-agression intégré. Les vigiles jaillirent de la trappe d’accès, trop tard toutefois pour un Spassky désormais aguerri qui décolla d’un coup de pédale.

Il faut rappeler ici que le mot « chat » était longtemps resté dans le corpus gratuit. Une chance pour Spassky qui en avait fait son arme de poing. En 2014 pourtant, sous l’effet du lobbying actif des cloneurs d’animaux de compagnie, « chat » fut finalement soumis au droit commercial et cédé par l’Académie Française, sous licence d’exploitation illimitée, aux deux principaux acteurs de ce marché en forte expansion : *DupliCat* et *A-Chat*.

Il est difficile de décrire la souffrance de Spassky, le lent enserrement de sa vie de troubadour dans un réseau d’oppression juridique dont aucune mesquinerie ne lui fut épargnée. Tout au plus la ressent-on, par éclats griffus, dans les exordes qui précédèrent sa condamnation ferme (*Chat rit, va, rit* notamment, *De quoi fouetter un chat* et bien sûr le glaçant *Le Pouvoir d’A-chat*) et dans les poèmes en prose, déchirants, qui émaillèrent son procès. Jusqu’à la fin, Spassky resta un Haut Parleur, c’est-à-dire un orateur prodigieux, insurpassé dans le courant de prose combat qu’il lança et qui lui a survécu — je parle évidemment du courant monomonème. À aucun moment, il ne renonça à sa double quête, celle d’explorer jusqu’aux limites d’un champ lexical pourtant tenu les possibilités du phonème *cha*, celle d’acquérir les droits personnels de « Chat » et de ses dérivés.

On discutera longtemps de sa dérive paranoïaque. On pourra y lire les effets directs du harcèlement ou ceux, plus subtils, d’une solitude affective que je n’ai,

pas plus que d'autres, été capable d'aérer des rencontres qui lui auraient été nécessaires. Spassky :

« Partout, les collexiqueurs me poursuivirent pour être payés. Je n'avais plus de lieu fixe où aller, juste des caches précaires du réseau 17 où l'on m'accueillait, des cafés où je payais mon repas avec des émotions, des arrière-salles de boutiquiers remplies d'étudiants qui se prostituaient avec des étudiantes pour s'acheter un loft. Je découvris un troisième monde qui n'était ni celui des résistants ni celui des collabos du système libéral. Un monde délité où l'on troquait du chien cloné contre un loyer, où on baffrait le pire de l'alimentation de synthèse. Même pas du fast-food : du *free-food*. Un monde où les meilleurs écrivains comme les pires *motards* raclaient les quais des bouquinistes pour y racheter un mot rare qui soit à eux, aussi inutile, aussi débile fut-il. Et ça, je comprenais. J'avais séparé une bagarre dans un bar *underground* où une sorte de poète concret offrait son cul pour racheter *discourtoisie*. « Je paie de mon corps mes mots », qu'il disait, et il payait, devant tout le monde. « *Discours, discours* il y a toute ma vie dedans, j'achète ma vie, baisez-moi... ».

Je fis les foires aux mots, déplorables, sur des toits de hangar aveuglés de soleil où l'on vendait *forlonger* au même prix que *motoriser*. Un margoulin qui cachait dans sa sacoche ses brevets proposait à l'encan *Internettoyer* et *Overwindsurfer* en « bundle », avec *Matsukaze* en bonus, sans comprendre une seule seconde qu'il offrait une opale japonaise pour deux bijoux fantaisie ! Écœuré, je me rabattis sur les bouquinistes, à l'offre trop éclectique, puis sur les grossistes en mots, enfin sur les sémantiquaires, avec un seul objectif : « cha », « cha », « cha ». Je réussis à glaner *chatonsky* pour une bouchée de pain. Je négociai *chatounet* à crédit, *chacunière* en leasing et je revendis huit mots de valeur (dont *bergamasque*) pour acquérir un rubis : *entrechat*. Mais ça ne me suffisait pas. Je rêvais de remonter la filière de *chaton*, je rêvais sans cesse de *chat*, dont une licence écriture à durée limitée, me fit miroiter un intermédiaire, aurait circulée sous le manteau. J'écumai le réseau secondaire, le réseau cadre, le réseau ternaire, je pris des contacts avec la mafia. « *Chat appartient à DupliCat et à A-chat. Ils ont obtenu une licence exclusive et illimitée. Adressez-vous à eux.* » Autant parler au loup de ses dents en lui tendant le bras.

Je fis encore quelques raids en vélivélo, quelques harangues sauvages de nuit, sous la protection d'une poignants de militants. Je n'en avais plus pour longtemps avec les milices des cloneurs. Ils avaient pris le relais des collexiqueurs. Ils étaient sur mes traces. Je sombrais mentalement, je me cachais de moins en moins et de plus en plus mal. Lorsque j'entendis parler d'un sémantiquaire qui cédait une partie du vocabulaire de Mallarmé, j'aurais dû me méfier. La vente se faisait aux enchères dans un parc d'attraction désaffecté. J'y fonçai en vélivélo. En atterissant, je remarquai que mes roues crantées marquaient sur l'épaisseur de la poussière. Je ne cherchai pas à les effacer. Quand je pénétrai dans la salle, la vente avait déjà commencé. Il y avait peut-être douze personnes, pas plus, dans une atmosphère de chuchotis. Sept mots en cuivre brut étaient posés sur des tables de billards. Avec une émotion qui me fit monter les larmes aux yeux, je suivis le sémantiquaire qui les soulevait lentement en les polissant avec un chiffon de soie puis qui les reposait comme

des reliques sur le feutre des tables. Il saisit tour à tour *Ptyx*, puis *Nixe*, puis *Guivre*, puis *Lampadophore*... Les pièces, d'un étincellement sombre, avaient une présence impressionnante. Le sémantiquaire s'arrêta quelques minutes sur *Azur* dont la *Weather Corp*, m'expliqua t-il, lui avait cédé une licence nationale. Il ne cita pas de sommes. *Éployé* s'étalait maintenant devant moi, avec une noblesse mate. Les chuchotis s'étaient assourdis. La poussière se soulevait et se redéposait partout.

— Fermez les yeux si vous le voulez bien, Monsieur Spassky » murmura alors le vieillard aux joues serpées, Celui-là va vous intéresser...

Je ne m'étais pas présenté jusque-là. Comment ? Mais déjà je sentis la densité d'un mot de bonne dimension peser sur mes mains et je caressais, une après l'autre, le cuivre poli des lettres soudées qui le composaient... Lorsque je rouvris mes yeux, ils étaient ruisselants de larme.

— *Nonchaloir*, une superbe pièce, n'est-il pas ?

Je restais sans répondre. J'étais ébloui. Le *non-chat loir* — celui qui toujours dormait... Par ce seul mot, une autre figure naissait, elle sortait du cuivre, elle fuyait de la salle par la verrière brisée là-haut... un autre animal fantastique qui ferait écho au *non-chat lent*... qui pourrait même incarner sa continuation assoupie... l'étape ultime de l'homme dévitalisé et repu, apte seulement à se rouler en boule dans son cocon de confort... Le *Non-chat loir*, par le Saint-Lexique !

— Combien... À combien est fixée la mise à prix ?

Le vieillard me prit par l'épaule et il m'invita à m'asseoir dans un fauteuil au cuir incarnat, vieux comme un visage de peau. Il avala un verre de cuivre liquide. Puis :

— À zéro... Je vous le donne. Je suis de ceux qui pensent encore que les mots appartiennent à ceux qui sauront les faire vivre. J'ai été... piégé monsieur Spassky. Je n'ai pas eu le choix... Ou plutôt, en bon sartrien, le choix d'aller en prison à votre place... Ce que je n'ai pas eu le courage d'accepter. Je suis... hautement désolé, sachez-le... Cette vente n'a été faite que pour vous. Les gens que vous voyez dans ces fauteuils là-bas ne sont pas des acheteurs. Ils ne connaissent même pas le sens de ces mots. Plus personne ne les connaît.

— Vous et moi, si.

— Vous et moi peut-être, monsieur Spassky. Eux non. Ils n'en connaissent que la valeur. La valeur d'échange.

— Qui sont-ils ?

— Il y a ici le Directeur délégué aux biens culturels de la Gouvernance ; le Directeur Lexical de *Wor[l]d* ; le Directeur Stratégie de *Weather*. Plus deux écrivains sous contrat et un rhéteur. Le reste, ce sont des miliciens de *Duplicat* et leurs huissiers.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ce qu'ils veulent toujours, j'imagine : vous proposer un marché. »

D'un auteur qu'on aime, on ne se souvient pas forcément des plus beaux textes. Ceux qui restent vivants en nous le doivent à une affinité inexplicable avec certains rythmes furtifs qui nous traversent. Quand ils surgissent alors, ils forment comme une mise en son, comme une mise en souffle du passage. Ainsi de la scène d'amour des chatons (Ile et Aile) qui me revient souvent au réveil :
« Elle le chair-chat. Aile le doux-chat, Ile la cou-chat. Aile le tout-chat. Ils étaient comme drap et peau, pattes écoulées sur museau. Ils chat-huttèrent dans une prairie de couette, la hutte devint tanière, chaleur et chalet, datchat, chateau fourré et rond, rond, rond... »

Ou encore, le dialogue qui ouvre *Chalice* :

— *Chalom !*

— *Chalut. Chat va ?*

— *Comme chie, comme chat, pastichat le Pas-chat.*

Ce disant, il s'approchat, non-chat lent, de son pas chat-loupé.

Ce que les Directeurs proposèrent à Spassky était effectivement un marché. Ce qu'il avait à y gagner était l'annulation de ses dettes et sa liberté. Ce qu'il pouvait y perdre concernait l'ensemble de la zone 17 : tout simplement l'opportunité d'être enfin écouté et peut-être compris par le grand public. Nous avions jusqu'ici refusé toutes les sollicitations médiatiques. Un Haut Parleur ne s'adressait jamais aux autres par média interposé. Il parlait directement, avec porte-voix au besoin, aux gens. Depuis longtemps, une collusion d'intérêt unissant trois multinationales cherchaient à récupérer cette parole libre, mal maîtrisée, dans ses réseaux classiques de télédiffusion. Ce qui les gênait étaient moins nos discours anticapitalistes (aucun discours ne les gêne pourvu qu'il ait un public solvable) que le fait que ces discours, qui disposaient d'année en année d'une réelle audience, ne puissent servir efficacement la promotion des mots à haut rendement. Comprenez bien que la réduction du vocabulaire public ne devait rien à une volonté politique d'imposer une novlangue. Au contraire, les politiciens se plaignaient avec régularité, et sincérité, d'un assèchement verbal dont eux-mêmes pâtissaient. Cette réduction n'était qu'une stratégie commerciale : celle de concentrer le champ d'expression public au *Master Corpus*, c'est-à-dire à la centaine de mots que les lobbies lexicaux faisaient sans cesse circuler dans les cercles médiatiques afin qu'ils soient le plus fréquemment possibles utilisés, générant ainsi de confortables royalties. En proposant un débat d'idées entre « *le Monde et l'Altermonde* » comme les médias l'annoncèrent, la collusion conjoncturelle de ces lobbies visa, je crois, deux objectifs : faire une audience record et ridiculiser l'Altermonde, son vocabulaire et ses valeurs.

Sur ces deux objectifs, ils en atteignirent un. Spassky, autant le dire, fut brillant. Nous eûmes quatre semaines pour le coacher mais ce qu'il fit ne tient qu'à lui. Sur le toit de la Tour de Leuze où les médias installèrent leur caméra, Spassky mena son débat avec éclat et pertinence, en utilisant, au gré de ses besoins, les quatre grands styles des Hauts Parleurs : gratuit, néologique, torse et bien sûr monomonème, où il excella. Le rhéteur de la *Wor[l]d* qui lui fut opposé (un

écrivain sous contrat, mielleux et bronzé) fut conforme à sa mission. Il était rapide, il jouait vite, mais Spassky, avec nos mots rares, riches, touffus, déployait une syntaxe tourbillonnante et impactée, qui frappait fort. De l'avis des spectateurs, sondés en temps réel, il menait à 57-43 à dix minutes de la fin de l'émission. Le rhéteur obliqua alors vers un discours plus chaleureux, plus fleuri et il revint à 55-45, mais en ayant quasiment épuisé son temps de parole.

Bon. Voilà. Personne ne saura jamais ce qui se passa dans la tête et dans les tripes de Spassky au moment où le rhéteur de la *Wor[l]d* appuya sur l'horloge. La compacité de Spassky, son aisance verbale, lui laissait à ce moment-là près de quatre minutes d'avance sur son adversaire. Il les utilisa entièrement. La harangue qu'il développa alors, et dont il nous avait confié le texte écrit, par prudence, avant le débat, est sur le plan juridique la propriété du groupe Richter, lui-même filiale de *Wor[l]d*, comme tout ce qu'il prononça ce jour-là. Sa reproduction est évidemment illicite sans l'accord expresse desdits enculés. Mais on n'est plus à ça près. Alors lisez ça, lisez-le lentement, en épousant les flexions qu'il a imprimées et celles qu'il s'est refusé à exploiter. Lisez-le nerveusement, puis vite – comme Spassky lui-même le déclama. Avec cette voix chaude, ce léger accent slave, un peu roublard par moment, dont il s'excusait parfois en disant « je n'y peux rien, j'ai un chat dans la gorge » :

« La mondyalisation que vous proposez® se fronde sur l'échange® chiffré®. Une émotion®, un sentiment®, un rêve® peuvent être échangés® grâce à vous avec tout : avec une autre émotion®, un autre rêve®, du temps® de travail®, des biens® privés® ou collectifs®, un motos déposé®, des œuvres®, des objets®, le droit® de polluer®, l'honneur®. Tout peut être échangé® avec n'importe quoi – grâce à l'argent®, cet opérateur® polymorphal, cette eau® vitale®. On a longtemps cru que cet échange®, que cette convertibilité absolue® ne pourrait pas dépasser® certaines limites®, ni investir® certains domaines® nobles®, ou trop abstraits® ou simplement® intimes®, ou suppose-et-ment inquantifiables. Payer® un désir® ? Pailler une émotion®, ou pour une émotion® ? Pailler pour apprendre, pailler pour airspirer, pailler pour emboire, pour envoir, pour rencontrer un nomme ou une femme® ? Pailler pour avoir un nenfant ? Pailler ses zenfants maintenant, sacheter des rapents, comme les clownes le font aujourd'hui, avec les ducations et la chat-leur qui va avec ? Pailler sa petitamie dès le lit-C parce qu'on n'est pas assez beau® ? On avait cru que le cas pitalisme s'arrêterait® aux fronts-tiers de certains pays®, butterait contre des cultures® plus hautes®, des valeurs® plus altières® que les siennes. Il a pénétré® par tout, partout il a converti®, rendu® monnayable® l'intransmissible et le strict® Saint-Gulier, quantifier® les qualités®, hacheté et vent-dû, re-vent-dû et cracheté. Tout, n'importe quoi, n'importe où. N'importe comment. Alors vous jouissez®, vous le petit rhéteur® du Cas Pital, l'agent® de change®, le courtier® d'air® et d'eau®, le courtier® de mots®. Vous jouissez® de cette pénétration® indéfinie®, de cette ex-pension sans cesse repoussée®, étang-dû® – maintenant les chats®, maintenant les marmouflets clownés, hier le climat® demain Mars™. Vous jouissez parce qu'à chaque marchié ouvert®, à chaque domaine® éventré®, votre

logique® des quantités® s'installe® et contamine®. Vous jouissez® parce que la grille® s'applique® sur les formes® les plus bizarres® et les plus courbes® et qu'elle quadrille® toujours — ou donne toujours, tout au moins, cette impression® de cadrage® et de rationalisation® qui vous paraît prouver® sa validité® et son universalisme®. Ce que vous mondialisez, c'est l'extorsion® de la plus-value®, l'inégalité® à-ménager au cœur® des échanges®, ce petit différentiel® de rentier® qui prélève® sa marge® de A à B, de B à C, de C à A. Et effectivement®, la différence® est unie-vers-celle : il y a toujours moyen® de l'acrérer, de vendre® à n+1 ce qu'on a tacheté n, surtout lorsqu'on fixe® soi-même les prix® sur un marché émergent®.

Ce que je voulais vous dire, à vous que ce jeu® floue et embrume, c'est ceci : nous autres, des Altermondes, nous sommes porteurs®, tels des chats®, d'un autre mouvement®. D'eux nous avons hérités®, par don® au dernier vivant®, la no-bless et l'indépendance, la chat-leur fourrée® et la douce-sœur, la vitesse® féline® surtout, en peu de pas, et le coup de griffe®. Et encore la plénitude® intérieure, qui se conquiert® et ensuite se suffit®. Ce que nous et-changeons n'a pas besoin du support® argent® pour passer d'un cœur® à l'autre, d'un S-pris à une multitude d'esprits. Nos mots® ne sont pas des mots® d'ordre®, des injonctions® à voter®, des sues-gestions d'a-chat, des conseils® ou des consignes de vie®. Ce sont des mots® de désordre®, des mots® de désirs® sans report®, offerts® et donnés sans attente® de retour® parce que le retour® est déjà vécu® à plein® dans « la vertu® qui donne » comme disait Nietzsche. La générosité® pure® d'âme à âme, la gratuité® d'un Amour™, d'un acte®, d'une attitude®, peut-être est-ce encore un marché dont vous salivez®. Il vous est ouvert® depuis toujours, sachez-le bien. Sauf qu'il n'y a rien à y hacher.

Le cas pitalisme que vous et la *Weather* incarnassiez, n'opère et ne survit qu'à travers une écogonomie bien particulière® des désirs® puisqu'elle est tout entière articulée autour du manque®. Manque® de soleil® ou manque® de neige®, sécheresse® programmée® ; manque® de confiance® ou de confort® ; pénurie® tactiquement® élaborée® et reconduite® ; chômage® voulu, besoins® suscités® et frustrés®, eau® volontiers polluée® puis apurée® puis recyclée® puis revendue® — manque® partout, comme une case® vide® qui circule® à travers les corps et les têtes, pour les intimer® à combler® le trou® d'urgence®.

Nous autres, des altermondes, nous n'inoençons® pas, par souches®, ce rétrovirus® si puissant® qu'est la peur® (la peur® de manquer®, de mourir®, la peur® de perdre®) puis le vaccin®, ou la tes-rats-pillent si-amant-infini qui n'en conjurera® jamais complètement les effets®. Nous nous a-dressons en vous à la grande santé® qui fait que le virus® ne pourra plus avoir de prise®. Nous nous a-dressons, entre les deux lames® d'un désir® bifide, à celle que la paresse® multiple® n'a pas encore émoussée®. Nous parlons au Chat® vif® en vous — pas au Pas-chat ; au félin® à l'écoute® et aux aguets — pas au Non-chat lent ; au Chat® qui croit que l'homme est plus qu'un animal® d'homestique à-mot-lit et gavé®, oui, bien plus qu'une bête savante® encagée® dans ses égocentres-villes à réclamauler des nourritures spirituelles et terrestres® qu'il ne sait plus chasser — pas à l'A-chat qui comble® et mascotte cette déchéance®.

Nous proposons® une autre mondialisation® en mouvement®. Plutôt que l'échange®, elle aime® le partage® ; plutôt qu'hacher et revendre®, elle reçoit® et elle donne ; plutôt que de comm'iquer et d'informer® de haut® en bas, d'un point à une masse®, elle é-coûte et elle parle®, de bouche® à bouche®, domme à homme®, de chat® à chat®. C'est une mondialisation® de proche en proche, pas en gros®, par avion® et de loin. Alors elle n'a pour elle rien de bien spectaculaire, rien qu'on puisse médiatiser en tous foyers®. Elle balbutie® et elle chuchote®, de mur® en mur®, de mer® en mer®, en kayak®, en pirogue® et en barque®. Elle est souvent inaudible®, à force d'épars-pillements®, de polyphonies®, de liberté™ assumée® des écumes®. Votre cri® monocorde — *profit*® ! — passe mieux, mais lassera® vite®. C'est que vous n'avez réussi qu'à universaliser® l'identique® quand nous identifions® le Divers®. Vous faites de la politique, soit. Mais nous, nous sommes des polyticiens. »

Il restait encore 23 secondes. Spassky souffla. Le rhéteur en face était hébété sous la salve. La friche armée de la Tour de Leuze vibrait sous la bronca. Des tambours répondaient aux gongs. Ça montait du sol et des domes, inexorable. Le rhéteur voulut articuler quelque chose mais Spassky jeta un œil rapide sur une note, sourit au public et acheva :

« Le petit-bourgeois, c'est l'homme qui s'est préféré », a dit Gorki. Vous vous êtes préférés partout. *Terra cognita* du fast-mood et des freeways. Jusqu'en A-Fric. Votre *Tant* est venu®, aviez-vous cru. Mais le *Tant* passe. Il est grand® temps® d'à-prendre que la Terre™ n'est pas bleue™ comme une Orange™ »

Lorsque Spassky réappuya sur l'horloge, tel un joueur d'échec dans un blitz soudain stoppé net par le mat, le collexiqueur électronique, sous le titre « mots payants », indiquait 267. Dans la colonne « Royalties dues », la somme inscrite dépassait les 17 millions. L'animateur lui-même resta bien muet quatre à cinq secondes sous la stupeur. Spassky venait de se faire *seppuku* devant un milliard de spectateurs. Mais entre le début et la fin de sa harangue, il venait de faire passer 1050 mots qui allaient catalyser les émeutes que nous espérions sans trop y croire. Il le savait. Il le fit pour nous, pour les gens.

L'émeute qui partit de la zone 17 s'étendit sur la centaine de kilomètres de la banlieue pavillonnaire de Phoenix. La totalité des parapentes, des ailes et des vélivélos du Château-Faible décollèrent dans le quart d'heure qui suivit les derniers mots de Spassky. Une nuée cacophonique inonda la ville, suscitant comme autant de points-feux des fêtes improvisées, le saccage exhaustif des centres commerciaux, des compagnies d'assurance et des fast-foods, des discussions et des rencontres irracontables, des histoires d'amour nouvelles et des amitiés qui allaient s'évaporer avec l'alcool, et qui allaient durer.

L'incarcération de Spassky fut immédiate. Elle avait été soigneusement préparée. Elle fut protégée de la fureur des militants par trois rideaux infranchissables — armée, police et milices.

Il est parfois dérangeant de se l'avouer. Mais sans Spassky, sans l'erreur politique de la Gouvernance qui voulut en faire un exemple, sans son suicide en

Quartier de Haute Sécurité, sans cette poignance qui révolte les viscères, il n'y aurait sans doute pas eu la *Pollène*. La zone 17 serait restée ce qu'elle fut trop longtemps : un beau kyste de résistance, fier de son isolement.

Cette fois-ci, l'idée ne vint pas de moi. On la doit au Haut Parleur Mat Naychee qui n'avait d'ailleurs jamais cessé de la promouvoir :

- Il nous faut essaimer. Notre corpus de mots est suffisamment vaste aujourd'hui. À Phœnix, il étouffe à l'étroit dans nos tours. Il ne vivra que s'il pollennise d'autres villes et d'autres pays, que s'il devient une langue vivante et échangée. Nos érudits, nos écrivains et nos troubadours doivent repartir d'où ils viennent, retourner d'où ils parlent, mais avec dans leur bagage et leur gorge ce vocabulaire métissé qu'ils ont contribué à forger à Phœnix.
- Et qu'est-ce que nous allons devenir ?
- Qui nous ? Les Hauts Parleurs ?
- Oui.
- On va devenir ce qu'on aurait dû être depuis le début : des colporteurs, des nomades.
- Des ambassadeurs du vocabulaire que nous avons développé ?
- Si vous voulez. Des ouvriers de crâne, des jeteurs de mots par poignée, des gens qui amèneront avec eux de quoi libérer le lexique partout où on l'empêche de respirer. Il est facile d'avoir raison entre amis. On va maintenant essayer de partager nos mots, de troquer nos trouvailles, d'enseigner à qui veut notre jargon. En confrontant notre sabir avec les langues officielles, dans tous les pays où nous irons, il en sortira des greffes — du Turc enrichi, du Français élargi, de l'argent tordu, un autre anglais. Nous allons enfin mondialiser quelque chose. À notre tour.
- Quelque chose comme une nouvelle langue ?
- Quelque chose comme une nouvelle façon de truffer. D'insinuer des poches d'air, une sorte de dehors au cœur même du système clos officiel où tout est catalogué et payant. Nous allons apporter plus qu'un vocabulaire d'appoint ou une langue de rechange, fut-elle celle de la résistance. Nous allons amener un style, j'aurais envie de dire. Le style torse.

* * *

La zone 17 a aujourd'hui disparu. Elle a été entièrement rasée. À sa place, ils ont construit un laboratoire génétique. On y clone des écureuils domestiques, des cochons d'Inde et des hamsters joviaux. Les chats n'ont plus la cote.

J'ai reçu ce matin le cahier de prison de Spassky. La procédure juridique pour les récupérer a pris six ans. J'ai dû les racheter à la Gouvernance, à un prix qui dépasse la décence. Il y a aujourd'hui 2500 hauts parleurs qui sillonnent le monde. La langue 17, comme on dit maintenant, a fait des greffes. Le style 17 est devenu une marque de vêtements. Je crois que le monde, grâce à nous, change un petit peu. Certains pays africains ont refusé la mise sous climat de la

Weather. Ils vivent sous soleil libre. En Europe, on arrive maintenant à ouvrir le robinet d'eau froide sans que celui d'eau chaude, géré par Rivendi, soit fermé pour cause de grève des clones. L'éducation et la santé publique sont de retour en Amérique du Sud et en Océanie. Enfin, dans quelques gouvernances... On respire maintenant à peu près bien au Japon. L'air des États-Unis pue — mais ça, ça ne change pas. Voilà. J'ai donc ouvert le cahier de prison. On m'avait prévenu qu'il contenait son testament. Kulenkamp était là. Il revient d'Australie avec un peu d'argot aborigène. Il y avait aussi les anciens : Balbaïan, Lyotar, Tono Négro, la Baudrille... On s'est récité quelques exordes. On a bu. Puis on a lu.

Le testament de Spassky tient en une phrase qui ouvre et tout à la fois clôt son cahier de prison, par ailleurs vide de mots. Sauf si l'on considère comme des phrases les dessins de chat, admirables de rondeur et de gaieté, qui saturent les pages intérieures. Sous le titre « Mon testament », on lit cet unique legs :

Je donne ma langue au chat.

Ce texte est dédié à Cécile et à Estelle. Continuez.

Il est dédié à tous les altermondialistes, actifs et potentiels, morts ou vifs.

Parmi les vifs, salut debout à mes sœurs et frères d'armes du Vercors — ces branleurs altiers...